

Groupe, individu, sujet

Jean-Jacques Pinto, Eliane Pons

▶ **To cite this version:**

Jean-Jacques Pinto, Eliane Pons. Groupe, individu, sujet. Psychodrame. Revue du psychodrame freudien, 1981, 62, pp.35-44. halshs-00785445

HAL Id: halshs-00785445
https://shs.hal.science/halshs-00785445

Submitted on 8 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cet article, cosigné par Mme Eliane Pons, est paru en avril 1981 dans la revue *Psychodrame. Revue du psychodrame freudien*, n°62, pages 35-44.

GROUPE, INDIVIDU, SUJET

La plupart des études psychosociologiques et des travaux psychanalytiques sur la psychologie sociale admettent l'existence des groupes et des individus, que leurs rapports soient pensés sur un mode idéologique ou analogique comme dans Totem et tabou par exemple (1). Cette existence, qui paraît aller de soi, nous semble être à préciser, sinon à discuter.

(1) Voici l'hypothèse de Freud : "Il n'a sans doute échappé à personne que nous postulons l'existence d'une âme collective dans laquelle s'accomplissent les mêmes processus que ceux ayant leur siège dans l'âme humaine" (S.Freud 1912, 1970, Payot).

Une phrase critique de Jacques Lacan (**2**), écrite à propos de la dissolution de l'École Freudienne, va nous servir de fil conducteur pour commenter les trois termes qui figurent dans notre titre : "Le groupe se définit d'être une unité synchrone dont les éléments sont les individus. Mais un sujet n'est pas un individu". (**3**)

(2) Lettre parue dans *Le Matin* du 10.3.80 - C'est nous qui soulignons.

(3) Il n'y a pas chez Lacan de "théorie" du groupe. Tout au plus parle-t-il d' "effet de groupe constitué" (lettre du 11.1.80 publiée dans *Le Monde*). Ce qu'il dit du groupe s'intègre dans une "théorie" plus large, celle du sujet dans son rapport à l'objet "a".

Qu'est-ce donc que cette supposée unité qui semble être le dénominateur commun au groupe et à l'individu ?

L'unité de l'individu est paradoxale.

En effet, nous nous le représentons comme une unité composée d'un corps et de quelque chose d'autre que nous appelle âme, esprit pensée ou encore psychisme (1er paradoxe). Remarquons aussi que nous employons l'adjectif possessif lorsque nous voulons parler de notre corps ou de notre esprit. Nous disons, si nous nous posons la question de savoir à qui appartient ce corps, qu'il est à moi, que ce moi soit celui des philosophes ou celui des premiers analystes.

Aux deux termes précédents vient s'en ajouter un 3ème qui désigne le propriétaire (2ème paradoxe).

Ce moi est lui même divisible en plusieurs autre moi (3ème paradoxe). Dans le langage courant la forme pronominale "je me dis que" montre que le moi peut figurer tantôt en position d'objet tantôt en position de sujet de l'action. Ce moi est donc au moins double. Il devient multiple dans la théorie analytique où nous pouvons trouver des *moi-tout,* des *moi clivés*, des *parties du moi* etc.

On voit donc apparaître, au fil de ces distinctions, une démultiplication du soi-disant "individu", analogue à celle dont l'atome est l'objet. En ce sens, les sciences humaines sont en crise, au même titre que la physique des particules, dans la mesure où les "théoriciens" n'ont pas encore renoncé à la notion imaginaire d'unité. Dire de l'individu qu'il est à la fois multiple et unique en le désignant par le pronom personnel ou le nom propre est aussi éminemment paradoxal. Grâce au nom propre nous affirmons, dans le temps, l'identité d'un réel qui change. Le nom propre désigne successivement une virtualité sans support réel (l'enfant fantasmé), le corps non parlant, puis support de la parole (ce que nous appelons "la personnalité"), le souvenir de ses paroles ou écrits posthumes. Il est l'étiquette collée sur le "casier judiciaire" qui va recevoir l'ensemble des dénominations dont "l'individu" ainsi nommé fait l'objet dans sa vie. Le paradoxe lié à l'emploi du nom propre consiste donc à rassembler sous un même chef la diversité des déterminations que reçoit "l'individu". Qu'en est-il alors de "l'unité synchrone" dont parle Lacan à propos du groupe ?

"Synchrone" signifie simultané. En physique la notion de simultanéité semble perdre son sens depuis la théorie de la relativité. La simultanéité suppose l'existence d'une vitesse infinie ; or nous savons que la lumière met du temps pour aller d'un point à un autre. Autrement dit, il n'existe qu'une vitesse limitée. Il nous est par conséquent impossible d'affirmer la coexistence synchrone, simultanée, d'au moins deux points dans l'espace. Même l'instantané photographique ne peut prétendre fixer sur la pellicule une image faite de points parfaitement synchrones : le temps d'exposition de la pellicule ne peut jamais être nul. La synchronie semble donc difficile à prouver du point de vue du discours scientifique. C'est pourtant cette notion imaginaire que nous invoquons pour affirmer l'existence d'un tout unifié (fût-il éphémère), rassemblé en un même lieu, auquel nous attribuons "l'être".

Nous allons montrer à présent à l'aide d'un exemple très approximatif comment il nous est possible d'imaginer cette autre caractéristique de l'être qu'on appelle la permanence (**4**). Supposons que l'on photographie un objet "immobile" que l'on filme, par la suite, pendant une durée X. Si nous projetons "simultanément" la diapositive (plan fixe) et le film, nos yeux ne font pas la différence, du fait de la persistance lumineuse rétinienne. L'image filmée paraîtra aussi fixe que celle de la diapositive. Cependant, un éclairage stroboscopique pourrait faire apparaître la discontinuité de l'image filmée. De même un ralentissement du film en révélerait les saccades. Là où nous voyons une continuité de l'image dans le temps existe en fait un processus de répétition d'images apparemment identiques. Le simple fait de la répétition nous permet d'affirmer l'identité de l'image (ou d'un objet, d'une parole), etc.

(4) Par permanence nous entendons l'unité et la continuité dans le temps.

Voyons comment, à l'aide d'un autre exemple, nous sommes obligés, si nous voulons décrire une scène quelconque, d'énumérer dans le temps une série de propriétés. Si dans deux énumérations successives, A1 et A2, nous constatons la répétition de n prédicats X1 et Y1 pour A1, X2 et Y2 pour A2, nous affirmons qu'il existe un être A fait de la totalisation de ces propriétés supposées permanentes, appelées dorénavant X et Y.

Voyons comment, à l'aide d'un autre exemple, nous sommes obligés, si nous voulons décrire une scène quelconque, d'énumérer dans le temps une série de propriétés. Si dans deux énumérations successives, A1 et A2, nous constatons la répétition de *n* prédicats, X1 et Y1 pour A1, X2 et Y2 pour A2, nous affirmons qu'il existe un être A fait de la totalisation de ces propriétés supposées permanentes, appelées dorénavant X et Y.

Nous pensons que cet être est affecté par des modifications (les propriétés qui ont changé entre A1 et A2) sans que sa nature en soit modifiée. Nous affirmons que, fondamentalement, c'est bien du même "être" qu'il s'agit, A1 et A2 étant deux moments de son histoire. Cette supposition est au principe du moindre énoncé grammatical. Lorsque nous disons "je vais à la pêche", le "je" en question reste inchangé : il est simplement soumis à un changement d'état (l'action d'aller à la pêche). Une distinction est faite entre une série de prédicats non soumis à l'action du temps (désignés par le "je") et des prédicats susceptibles de changer. "Je" apparaît comme le nom donné à cette série de prédicats "immuables" (le noyau de l'être), qui sont des signifiants qui se répètent dans le discours du sujet, du fait des identifications.

Nous répétons lorsque nous entendons parler "quelqu'un", des séquences de signifiants qui se répètent, pour décréter ensuite qu'elles forment un tout appelé "personnalité". Cette personnalité est représentée comme la propriété d'une "personne" supposée elle -même totale. Nous pouvons repérer là les deux opérations par lesquelles nous attribuons une identité à ce qui, dans le réel, n'en a pas. La première consiste à sélectionner et extraire ce qui, dans le discours, se répète, la seconde à substituer la permanence à la répétition. Nous supposons en effet que ce qui se répète existe entre ses différentes apparitions (cf le Jeu du *Fort-Da*). Ainsi affirmons-nous l'identité de la personne à elle-même.

En fait, du point de vue de la logique du signifiant, donc du discours analytique, il ne saurait y avoir d'identité du signifiant à lui-même, ne serait-ce que parce qu'il est énoncé dans le temps (**5**). Un seul signifiant ne peut produire un effet de sens : celui-ci ne peut résulter que d'une séquence ordonnée de plusieurs signifiants.

(5) La n + unième occurrence d'un signifiant est différente des n précédentes (c'est seulement ainsi que les signifiants peuvent changer de "sens" au cours de l'histoire des langues naturelles).

Peut-on dès lors soutenir que le groupe existe en tant qu'entité ? Peut-on encore le représenter comme une totalité dotée d'un extérieur et d'un intérieur ?

Nous pensons qu'il n'existe pas plus de groupe pensé comme totalité que d'individu, si ce n'est dans l'imaginaire. L'imaginaire qualifie ici un certain nombre de croyances : croyance en l'identité, l'unité, la totalité, la complétude, la consistance, l'être ou l'essence de quelque chose, c'est-à-dire les postulats de la phiosophie et de la psychologie (**6**). Seul le signifiant "groupe" existe (**7**).

(6) Ces postulats sont d'autant plus indiscutés qu'il paraissent relever du bon sens ou de l'évidence. La totalité, l'unité, ne préexistent pas à l'apparition d'une parole qui viendrait les nommer. C'est bien plutôt le fonctionnement de la parole qui fait apparaître cette croyance à l'**UN** totalisant (que Lacan appelle auss "l'un-de-sens" pour marquer le caractère imaginaire de ce dernier).

(7) *Signifiant* et non pas *concept* dans la mesure où "concept" renvoie à l'idée dce totalité, d'unité et de permanence, caractéristiques qui sont celles de l'imaginaire. "Concept" vient d'ailleurs de "con-capere", métaphore qui signifie "prendre ensemble".

L'existence de ce signifiant n'implique pas pour autant l'existence d'un référent. Le groupe en tant "qu'objet" ne saurait être classé parmi les objets physiques. En fait, il n'y a pas de réel du groupe, mais une fiction appelée groupe, qui n'est pas plus sujet du discours que ne l'est l'individu.

De même, il n'existe pas de "théories" du groupe. Les "théories" comme les "techniques" ne sont en fait que du discours. Un acte, une théories voire le silence présupposent la parole et ne sont par conséquent que des effets de discours. Ce que nous appelons "théorie" est un discours censuré duquel les associations libres qui ont conduit à l'écriture du texte ont été effacées. En ce sens, la dite "théorie" dont le groupe serait l'objet s'éloigne de ce que pourrait être un discours analytique sur les groupes. Peut-on d'ailleurs, comme se le demande J.-A. Miller 1980 (**8**) dans son commentaire sur la dissolution de l'École Freudienne, tenir un discours analytique sur les groupes ? Il nous semble possible d'attribuer plusieurs sens à ce terme :celui d'association libre ou celui de commentaire. Tenir un discours analytique ce pourrait être, au même titre que l'analysant, associer à propos du groupe. Ce pourrait être aussi faire un commentaire sur son propre dire, c'est-à-dire tenir un discours collectif qui présenterait un caractère logique (**9**). Des énoncés pourraient, dans ce cas, se répéter du seul fait de la persistance du réel. Par exemple la proposition E = mC2 ne peut qu'être répétée dans la mesure où elle est censée décrire une loi du réel incontestable pour le moment.

(8) Intervention citée par Jacques Nobécourt dans son article "La dissolution de l'École Freudienne" paru dans *Le Monde* du 11 janvier 1980.

(9) La question d'une répétition qui ne soit pas que névrotique se pose alors.

Si la "théorié" n'est pas du discours analytique, qu'est-elle donc ? Du discours métaphorique, c'est-à-dire du fantasme (**10**).

(10) Le discours de l'analyste est en continuité avec celui de l'analysant qu'il a été. Comme il est très difficile de définir les critères de fin d'une analyse, il est probable que nombre "d'hypothèses théoriques" proposées par un analyste donné sont de nature aussi fantasmatiques que celles qu'il se formulait, en tant qu'analysant, sur le sens et le but de son analyse.

Précisons ici ce que nous entendons par fantasme et discours métaphorique.

On peut distinguer, dans ce qui s'entend ou se lit lorsqu'un sujet parle ou écrit, ce qui est grammatical de ce qui ne l'est pas.

L'agrammatical concerne non seulement les rêves en temps que rébus, les lapsus, les mots d'esprit, mais aussi plus généralement les associations par assonance. L'inconscient fonctionne sur ce mode-là.

Le grammatical comporte d'une part des énoncés revendiqués par le sujet, le "je" (c'est là le fonctionnement imaginaire), d'autre part des énoncés associatifs où le "je" n'apparaît pas. C'est ce que nous appellerons fantasme.

" Le fantasme est un montage grammatical où s'ordonne suivant divers renversements le destin de la pulsion, de telle sorte qu'il n'y a plus moyen de faire fonctionner le "je" dans sa relation au monde qu'à le faire passer par cette structure grammaticale" (Scilicet 1970, 2-3, p.241). Il consiste dans la mise en relation d'un sujet et d'un objet par des métaphores évoquant le fonctionnement d'une pulsion.

Par exemple, dans l'analyse du rêve de la monographie botanique, Freud se compare à un "Bücherwurm, c'est-à-dire à un "ver de livre" (ce que l'on traduit en français par l'expression "rat de bibliothèque"). Examinons en quoi l'énoncé "un ver dévore un livre" est fantasmatique au sens où nous venons de le définir. Le ver représente Freud (S.Freud, 1900, 1971, p.155), le livre sa mère, la "chose" à laquelle son père tenait le plus. "Dévore" est une métaphore orale qui indique le type de relation que le sujet entretient avec l'objet.

On constate, en entendant un sujet parler, que certaines métaphores reviennent d'une manière répétitive. C'est à ces séries métaphoriques que nous donnons le nom de discours. En ce sens, on ne peut pas dire qu'il existe une "théorie" freudienne du groupe, mais seulement un discours signé Freud dans lequel nous pouvons retrouver toutes les séries métaphoriques qui caractérisent le discours de l'hystérique, de l'obsessionnel et du Maître. Prenons par exemple ce que Freud dit de la psychologie collective. Son discours est métaphorique dans la mesure où il reprend, dans la critique qu'il fait des théories de Le Bon et Mac Dougall, les métaphores que ces auteurs emploient, mais aussi parce qu'il rend compte des phénomènes collectifs à l'aide de sa métapsychologie. En décrivant comme objets unifiés et distincts, non seulement l'individu, le groupe et la foule (qu'il représente comme autant de sphères concentriques emboîtées les unes dans les autres), mais aussi des objets de taille intermédiaire comme la dyade et

la famille, Freud peut ensuite fantasmer sur ces objets, c'est-à-dire en parler métaphoriquement. Néanmoins, son discours n'est pas seulement fantasmatique. Il est u moment dans l'énonciation du discours analytique. "L'insignifiant", en effet, est digne de son intérêt (**11**), et les associations qu'il fait à propos des métaphores choisies font apparaître celles-ci comme des survivances (**12**). Par exemple l'individu, pour Freud, n'est plus doté d'une conscience souveraine ; il n'est plus un, mais divisé. Derrière l'individu se profile le sujet de l'inconscient tel que J. Lacan le définit notamment dans les chapitres III et IV du Livre XI.

(11) Bien que dans *Psychologie collective et analyse du moi* (1921) Freud travaille sans ses propres associations ni celles de ses patients.

(12) En appliquant au groupe ou à la foule des découvertes faites avec ses patients, Freud ne fait qu'apliquer à ce que nous appelons "subjectivité" des découvertes concernant la subjectivité. Il ne s'est pas formulé que l'individu et le groupe sont les deux modes sous lesquels on s'imagine localiser la subjectivité.

La notion de sujet (**13**) pourrait rendre caduque la classique opposition de l'*individu* et du *groupe*, ainsi que les distinctions faites entre la famille, le groupe élargi et la société. L'histoire des sciences n'est-elle pas marquée par la faillite des dichotomies ? (**14**) Cette notion reste cependant ambiguë dans la mesure où le terme de *sujet* continue à désigner des individus biologiques. C'est pourquoi nous préférons employer le terme de ***subjectivité***, qui n'implique pas l'idée d'un individu comptable. *Subjectivité* ne désigne pas ici le contraire d'*objectivité*, ou ce qu'on oppose au rationnel dans le jugement par exemple, ni l'ineffable, mais des séquences de signifiants qui se répètent d'une façon non aléatoire. Pour nous la subjectivité peut se décrire en termes de *discours* qui ne renverraient ni à un corps, ni à une localisation. Rappelons que nous entendons par *discours* des séries métaphoriques fictives, qualifiant l'objet du désir de la mère, que le sujet répète, et qui sont susceptibles d'être modifiées par l'analyse. C'est pourquoi nous devrions aussi interroger la façon dont les rapports de "l'individu" au "groupe" sont imaginés dans le discours. Mais ce thème pourrait à lui seul faire l'objet d'une autre étude.

(13) Lacan : "je me distingue du langage de l'être (...) cet être, on ne fait que le supposer à certains mots, individu par exemple, ou substance. Pour moi, ce n'est qu'un fait de dit (...). C'est là que j'arrive au sens du mot sujet dans le discours analytique. Ce qui parle sans le savoir me fait *je*, sujet du verbe (...). Le *je* n'est pas un être, c'est un supposé à ce qui parle" (Lacan 1975, p. 107, 108, 109).

(14) Par exemple la notion de longueur d'onde rend vaine la distinction qui était établie entre l'optique et l'étude d'autres rayonnements comme domaines séparés de la physique. De même l'opposition entre espace et temps, matière et énergie disparaît au profit d'autres façons d'écrire le réel..

Éliane Pons et Jean-Jacques Pinto